

Claire Marynower livre une histoire fascinante des militants socialistes du département d'Oran. Elle contribue plus largement à l'histoire sociale des gauches en milieu colonial.

L'auteure revient d'abord sur la trajectoire de la SFIO en Algérie, entre 1900 et 1939. Dans un contexte marqué par l'ascension du communisme puis du fascisme, le succès de la SFIO achoppe avant tout sur son incapacité à prendre en compte une question nationale algérienne polarisée entre les « citoyens » (Français, juifs autochtones et enfants d'Européens) et les « indigènes musulmans » (nationaux mais non citoyens). Cette question nationale constitue le fil rouge des chapitres suivants.

Grâce à une étude prosopographique réalisée à partir d'un échantillon de 502 adhérents (soit 10 % des membres de la SFIO), Claire Marynower renseigne tour à tour l'identité, la pratique et la culture des socialistes au cours des années 1920 et 1930. Pendant ces deux décennies charnières, d'abord constitués d'enseignants, d'ouvriers et de postiers, les rangs des militants se resserrent autour des professions libérales et supérieures, tout en s'ouvrant aux Algériens qui doivent alors composer avec une « société indigène [qui] ne voit en eux que des renégats », et une « société européenne [qui] les méprise » (p. 87). Certes, la participation à la presse socialiste, l'engagement syndical, la grève, l'émeute ou encore le défilé font « oublier un moment [à ces militants] qu'ils [sont] Juifs, Espagnols, Arabes ou Français » (p. 126). À tel point qu'à l'époque du Front populaire, les droites algériennes considèrent la SFIO comme le parti des Algériens. C'est pourtant loin d'être le cas. Malgré l'opposition grandissante des militants des milieux ruraux, la majorité des socialistes dénoncent uniquement la dimension capitaliste de la colonisation. Paternalistes et pétris de préjugés racistes, ils sont incapables de remettre en cause l'univers colonial, pilier fondateur de leur univers social. Aussi, de 1940 à 1962, période traitée dans le dernier chapitre, la SFIO se coupe définitivement des Algériens qui partent grossir les rangs des partis indépendantistes de Ferhat Abbas ou de Messali Hadj. Contrairement aux communistes, même au cœur de la guerre, les socialistes français

cherchent encore à concilier colonisation, démocratie et justice sociale.

La densité de l'ouvrage permet de saisir celle de cette expérience de prime abord paradoxale. En refusant de la traiter « sur le mode de l'absurde », Claire Marynower parvient à « retisser la cohérence d'une pensée indissociablement coloniale et socialiste » (p. 150).

Guillaume Blanc

ANDRÉ MARC, *Femmes dévoilées. Des Algériennes en France à l'heure de la décolonisation*, Lyon, ENS éditions, « Sociétés, Espaces, Temps », 2016, 380 p., 27 €

Alors que l'histoire des femmes sort progressivement du silence, comment appréhender celle des plus marginalisées, les migrantes coloniales ? L'ouvrage de Marc André met en lumière la présence des femmes algériennes dans une des principales villes de métropole, Lyon, entre 1945 et 1974 (prenant ainsi la suite du travail de Geneviève Massard-Guilbaud). Il étudie particulièrement leur rôle dans la lutte indépendantiste. L'auteur mobilise de nombreuses archives judiciaires et policières (notamment celles du Service des Affaires musulmanes et de l'action sociale, que Lyon est la seule métropole à avoir conservées à l'échelon local) ainsi qu'une cinquantaine d'entretiens, abondamment cités.

La première partie de l'ouvrage confronte la représentation dominante dans la société française de la *femme musulmane voilée* à la réalité de femmes rendues insaisissables par leur tenue européenne et leur dispersion dans la ville. La deuxième évoque leur prise en charge par les associations et donne des éléments sur leur condition sociale avant l'indépendance. La troisième souligne l'invisibilisation des femmes dans les archives judiciaires pendant la guerre d'indépendance malgré les preuves de leur rôle décisif dans certaines opérations. La quatrième se penche sur l'évolution des parcours militants et des trajectoires sociales après 1962. L'auteur restitue ainsi la complexité de la position sociale et politique des Algériennes en métropole.

Parmi les nombreux intérêts du livre, retenons la mise au jour d'un groupe peu étudié : les Algériennes (faiblement) scolarisées, issues de zones urbaines, arrivées en France dans les années 1940 et 1950, qui ont pris part en métropole à la lutte pour l'indépendance. Leur engagement politique, auprès du Mouvement national algérien (MNA) comme du Front de libération nationale (FLN), est finement étudié à travers le cas de familles ou de lieux spécifiques. L'étude des demandes de réintégration dans la nationalité française enrichit également notre connaissance des groupes qui constituent la communauté algérienne de France, en faisant émerger les femmes de « rapatriés » arrivées après 1962, mais aussi des figures de domestiques venues dès le début du 20^e siècle. Notons enfin un impressionnant travail de documentation photographique, à la fois à partir des archives du *Progès* et de fonds privés.

Une des limites de ce travail tient à un certain flou quant à la représentativité des 135 femmes (incluant celles interviewées) qui sont au cœur de la démonstration, dont les données biographiques ont été rassemblées dans une base de données ayant fait l'objet d'une exploitation statistique. Or, comme l'auteur le souligne, au moins 1 300 femmes vivent en région lyonnaise en 1962. Dès lors, les chiffres impressionnants de 70 % de femmes maîtrisant le français (pour 22 % d'hommes) ou de 75 % de femmes urbaines (pour 38 % d'hommes) sont difficiles à généraliser. On regrette aussi que l'auteur n'ait pas davantage exploité les entretiens pour explorer de façon plus systématique la partie algérienne de la trajectoire de ces migrantes.

Muriel Coben

BEAUD STÉPHANE, *La France des Belhoumi. Portraits de famille (1977-2017)*, Paris, La Découverte, 2018, 352 p., 21 €

Le dernier ouvrage de Stéphane Beaud appartient à ces livres de sociologie dont la qualité, la profondeur, l'urgence aussi happent le lecteur historien. Cette enquête relève en effet d'une histoire

du temps présent. Au sortir d'une conférence en juin 2012, le sociologue est interpellé par trois jeunes femmes, qui se révèlent être sœurs dans une imposante fratrie de huit enfants. De cette conversation naît une enquête au long cours par laquelle l'auteur dessine les portraits d'une famille, les Belhoumi, qui permettent de saisir une autre réalité et d'autres facettes de l'immigration en France, une autre France en vérité. Conformément aux canons de l'enquête sociologique, l'auteur a travesti les noms, et le patronyme Belhoumi n'existe pas plus que Sardan, celui de la petite ville où la famille a réellement vécu, à proximité immédiate d'une préfecture et à quelque 400 kilomètres de Paris. La démarche relève de l'étude poussée d'un cas, permettant de penser une réalité plus vaste, selon la préconisation de Jean-Claude Passeron et Jacques Revel, ou d'une montée en généralité chère à la micro-histoire. En effet, l'objectif de Stéphane Beaud est bien d'offrir « une contre-histoire des descendants d'immigrés algériens » (p. 11).

Dans cette famille donc, un couple parental venu d'Algérie : le père, né en 1942, immigré en 1971, travaille quelques années comme ouvrier avant d'être déclaré invalide. La mère, plus jeune de dix ans, rejoint son mari en 1977 avec trois enfants déjà. Cinq autres naissent dans les années suivantes. La première partie analyse la scolarisation et les trajectoires des cinq sœurs. Les deux aînées appartiennent à ces femmes fortes qui, dotées d'un socle mental et d'une énergie farouche, ont souhaité « travailler avec le stylo » (p. 52), comme le recommandait leur père, et ainsi « franchir la barrière » à la fois sociale et quasi ethnique, qui les séparait de la ville-centre. Profitant de l'engagement de leurs enseignants et des ressources qu'offrait une municipalité communiste, elles ont ainsi réalisé une trajectoire fortement ascendante, dont témoigne leur « montée » à Paris. Les cadettes, tout en inscrivant leurs pas dans ceux des aînées, ont suivi un parcours similaire, mais sur un mode mineur. Si elles se sont éloignées du domicile parental, toutes ont choisi des conjoints d'origine algérienne et se sont mariés religieusement.

À l'inverse, les frères, auxquels l'auteur consacre la deuxième partie, ont des parcours plus